L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 16 AOUT 1883. 56me Année

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

JEUDI, 16 AOUT 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Supplément de L'ABEILLE.

Voir le supplément de l'ABEILLE pour ses annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

Une prime à l'industrie de la soie.

Ce n'est pas la première fois que nous posons devant le public, devant l'Etat, devant l'administration de Washington, devant le Congrès, la question de protection de l'industrie de la soie; elle est, pour nous, habitants du Sud, habitants de la Louisiane, surtout, de la dernière importance, car c'est là une production essentiellement méridionale, et spécialement, Louisianaise. Nous ne cesserons de réclamer pour elle l'appui, les faveurs du gouvernement, que quand il aura cédé aux désirs, aux besoins de ceux dont nous prenons la défense.

Nous savons bien que cette industrie est encore dans l'enfance; elle compte deux ou trois ans à peine d'existence, et il lui faudra du temps encore pour sortir de son état de minorité; mais que de progrès rapides elle a fait en si peu de temps! Ils sont tels, qu'avant dix années, on peut le prédire, elle sera en état de fournir aux fabriques du Nord et de l'Ouest toute la matière première dont elles auront besoin.

Elle mérite d'autant plus d'être encouragée, que le sol et le climat du Sud, ceux de la Louisiane, en particulier, produisent la plus belle soie que l'on puisse imaginer; à ce point de vue, nous avons une région bénie, et l'on est en droit d'affirmer qu'elle est appelée à devenir, avant un quart de siècle, le premier marché à soie du globe.

Cette industrie n'est, pourtant, pas une nouveauté, en Amérique; déjà, du temps des colonies anglaises, la sériciculture était en honneur en Géorgie, et l'on y produisait alors plus de soie grège que de coton brut; seulement, il s'élève bien loin, dans les Etats du Nord, de grandes fabriques, où ce dernier produit pouvait trouver un placement avantageux, et c'est là la véritable raison du progrès étonnant de la culture du coton dans les Etats du Sud.

Les manufactures de soieries étaient, au contraire, parfaitement inconnues dans toute l'étendue de l'Union; il fallait que les cocons ou les soies grèges traversassent l'Atlantique et allassent jusqu'à Marseille, pour trouver un marché; et, à l'époque dont nous parlons, les moyens de communication étaient trop rares, trop périlleux, pour qu'une pareille exploitation ne fût pas la plus aléatoire des spéculations.

Ici même, à quelques pas de la Nouvelle-Orléans, il y a une trentaine d'années, d'autres tentatives de sériciculture étaient faites, qui, elles aussi, étaient suivies d'insuccès, et devaient l'être, puisque leurs produits ne trouvaient non plus dans le pays, aucun moyen de placement.

Aujourd'hui, la situation est complètement changée. Depuis vingt ans, l'industrie sérigène s'est créée et développée, elle entretient plus de 300 fabriques, occupe plus de 34,000 ouvriers, et produit une valeur de près de $35,000,000. Elle appelle la création, le développement de l'industrie sericicole pour arriver à établir, de ce côté-ci de l'Atlantique, une grande industrie nationale de la soie, indépendante de l'étranger, et trouvant sur le sol toutes ses ressources naturelles.

L'entente ne s'est pas encore faite entre elles deux; la première en date, appuyée non seulement sur la protection d'un tarif qui lui donne ses coudées franches et la met à l'abri de toute concurrence dangereuse, mais sur l'entrée libre de la matière première, voit, avec répugnance, surgir la sériciculture; elle en combat les développements, elle s'oppose à ce que la nouvelle venue reçoive, à son tour, l'appui auquel elle doit elle-même son existence et sa prospérité.

En cela, elle a tort; elle ne méritera, véritablement le titre, elle ne saurra toute la puissance, toute la majesté d'une grande industrie nationale, que le jour où, se reposant entièrement et absolument sur les produits américains, elle se sentira complètement indépendante du dehors.

La seconde est parfaitement dans son droit quand elle réclame, pour elle-même, l'appui dont a profité, vingt ans, sa sœur aînée.

Il ne sied guère à la fabrique de lui reprocher les inexpériences et les faiblesses de ses débuts; elle peut lui répondre: n'étiez-vous pas faible et inexpérimentée vous-même, quand, soutenue par les lisières du tarif, vous faisiez, au trébuchant, vos premiers pas dans la carrière? C'est juste et vrai.

Pourtant la fabrique a des droits acquis, qui sont incontestables; nul ne peut, sous aucun prétexte, entraver sa marche, arrêter ses développements; elle a raison, quand elle dit à la sériciculture: rien ne vous autorise à me priver vous-même on à me faire priver, par le gouvernement, des produits étrangers qui alimentent mes ateliers, alors que vous êtes incapable de me les fournir. Faites valoir vos droits, si vous en avez, et comme vous le pourrez, mais que ce ne soit pas aux dépens des miens."

Que faire donc? car, sans appui, la sériciculture, destinée à devenir une des plus grandes sources de richesses du pays, périclite—précisément ce que nous avons déjà réclamé lorsque, après avoir cité l'exemple de la Californie qui accorde une prime aux sociétés sericicoles élevées chez elles; celui du Mexique, qui fait des avances de terres et d'argent aux introducteurs de l'industrie de la soie sur son sol—nous demandions que l'Etat, que le gouvernement général en fissent autant.

Jamais il ne nous est venu à l'esprit l'idée de réduire les manufactures du Nord à se servir d'un produit actuellement insuffisant, et qui, malgré ses prodigieux progrès, est condamné à rester tel, plusieurs années encore.

Mais nous avons la profonde conviction qu'une légère prime de quelques milliers de dollars, de la part de l'Etat, qu'un *bonus* de moins d'un quart de million voté par le Congrès—une goutte d'eau, dans le courant d'un budget d'Etat, dans l'océan d'un budget national, et cela, pendant sept à huit ans, tout au plus—assurerait le développement de la sériciculture dans le pays et y placerait la grande industrie de la soie au même rang que l'industrie cotonnière. Une si éblouissante perspective ne vaut-elle pas le sacrifice de quelques centaines de mille dollars, si tant est que l'on puisse appeler ainsi un placement qui doit donner bientôt non pas mille, mais des centaines de mille, des millions pour cent?

Voyez ce qui se passe en France, en Italie; donnez-vous la peine de parcourir les revues spéciales de ces pays: ce sont, ici, des primes qu'accorde libéralement, à droite et à gauche, le gouvernement; là, des concours généraux et régionaux où se distribuent des prix en argent comptant, des médailles d'or, d'argent, de bronze, qui font la réputation d'une fabrique, d'une maison, qui se transmettent avec orgueil, de père en fils, dans les familles, et y élèvent le travail à la hauteur d'un titre de noblesse. Est-il étonnant que, chacun des villages, des bourgs, des centres industriels de ces pays, soient, autant de fourmilières où se déploie une activité dévorante, où s'opèrent des miracles de production? Est-il étonnant que des populations dix fois plus denses que celles de la plupart de nos Etats, parviennent, à force de travail et d'ingéniosité, à vivre, les trois quarts du temps, aussi bien, souvent plus confortablement, plus élégamment que nous, dans cette magnifique Amérique, où, si l'on faisait la distribution de toutes les richesses territoriales et minières, on transformerait chaque habitant en grand seigneur, chaque famille en maison princière?

Voilà à quels prodiges on arrive, en encourageant, en primant, en honorant, en exaltant l'intelligence et le travail.

Pour honorer la mémoire de son ex-président, OLIVIER BLINEAU, surnommé le "Père de la Société Française," et en reconnaissance des services qu'il a rendus à l'institution, aujourd'hui, 16 août, anniversaire de sa mort, le conseil de la Société Française de Bienfaisance fera hisser le drapeau à mi-mât sur l'Asile, en vertu d'une résolution adoptée, en assemblée générale, le 16 août 1864.

WEST END.—La direction du N. O. C & Lake R. R. est, en vérité, d'une générosité inépuisable. Déjà ses frais sont immenses, grâce à son orchestre et à son théâtre, mais elle est aussi d'avis que l'on ne compte pas avec ses amis. Or ses amis sont en très grand nombre; ils forment toute une population; celle qui chaque jour se dispute les places de ses chars. Faire de la libéralité envers tout ce monde là est une entreprise coûteuse, mais la Compagnie ne recule pas devant pareille considération.

Voici qu'elle ajoute un item très onéreux à son bill. Les feux d'artifice japonais—c'est-à-dire ceux qui se tirent en plein soleil, et dont elle nous a fait faire la connaissance—ont produit ce grand effet, et depuis le 4 juillet, il en a été souvent parlé. Si bien que vite il a fallu en renouveler le luxe pour tant de curieux avides.

On prend facilement l'habitude du plaisir; ceux qui ont assisté à ces très curieuses exhibitions, en appelaient le retour, et des demandes sans nombre ont été adressées à cet effet aux directeurs de la compagnie.

Ils n'ont pas pu ou plutôt ils n'ont pas voulu s'y soustraire, et demain vendredi aura lieu une autre représentation pyrotechnique diurne, mais qui sera, définitivement pour cette saison, la dernière au West End.

Ajoutons-en donné tous les soins à cette exhibition, tant ou est désireux que cette dernière impression laisse de longs et beaux souvenirs.

Donc soyez au West End demain à 6 heures précises, car ce genre de pyrotechnie ne souffre pas de retard, et vous verrez éclater et briller, malgré la clarté du jour, les plus jolies, les plus ingénieuses pièces d'artifice qui soient. En cela les Japonais nous rendent bien des points.

De ces enveloppes qui se brisent au-dessus de vos têtes, et à une très grande élévation, se dégageront, se détacheront toutes sortes de gracieux objets: des figures rappelant des sujets bien connus, des poupées, des personnages à costumes variés, des araignées monstrueuses, des poissons, des insectes, des animaux de toutes familles, des oiseaux de tous plumages, des drapeaux, des Déesses de la Liberté, etc, etc.

Tous ces objets fort artistement exécutés, dont quelques uns sont merveilleux de coloris, descendront des hauteurs où ils surgiront, et retomberont lentement, gracieusement sur les terrains du West-End, où des milliers de spectateurs voudront s'en assurer la prise. Car tous ces joujoux deviennent la propriété de qui peut les saisir. C'est, à vrai dire, une loterie aérienne et gratuite; les lots vous en tombent comme du ciel.

Nous vous conseillons donc d'attendre philosophiquement votre chance; nous engageons surtout les enfants à ne pas mettre trop d'ardeur à ses conquêtes—là, car les écrasements pourraient bien s'en mêler. Heureux seront les possesseurs de ces gentils souvenirs.

Puis cette averse de jouets terminée, viendront le concert et *Patience*. Ainsi partie complète demain pour les visiteurs du West End.

Mais songez-y bien, à six heures très précises: M. Geo. W. Weingart n'attend pas.

MILNEBURG.—Nous rappelons au public que le théâtre de Milneburg donne tous les soirs une représentation gratis, et que le programme en est invariablement varié et amusant.

Aujourd'hui comme d'ordinaire elle aura lieu, toujours au même prix.

Rappelons que le dernier char quitte Milneburg à 11 heures et quart du soir.

WARNER, GA.—Le Dr D. R. Doyle dit: "J'considère "Brown's Iron Bitters" supérieure, comme tonique, à toutes les préparations que l'on emploie en ce moment."

On sait ce qu'un certain nombre de mines de Géorgie donnent, par mois, de dividende, celle-ci $1,000, celle-là $3,000, une autre $5,000; mais ce que l'on ignore, c'est ce que coûtent l'extraction et les différentes préparations auxquelles est soumis le minerai avant son épuration complète.

Que l'on prenne pour exemple la mine Barlow, comté de Lumpkin, Géorgie, propriété du général S. L. M. Barlow, de New York. Sous l'habile direction du colonel Hand, les recettes brutes de l'année dernière ont été de $3,800 par mois, en moyenne; les mois d'été rapportant moins que ceux d'hiver, à cause du manque d'eau, la fabrique n'ayant qu'elle pour moteur. La dépense générale de la fabrique, par mois, y compris la main d'œuvre et le déchet, a été de $775.

Nous avons le rapport mensuel de la compagnie des mines d'or consolidée de Géorgie, pour le mois de novembre dernier; le voici:

Recette brute, $7,105; dépenses, $1,800; recette nette $5,305. Tels sont les résultats pratiques constatés, chaque jour, dans l'industrie minière en Géorgie.

Il y a, maintenant, dans le comté de Forsyth, une mine qui n'est pas exploitée; elle a été seulement explorée à une profondeur de 100 pieds, et sur une étendue de 3000 pieds de galeries. La veine a 50 pieds de profondeur et 3000 pieds de longueur. Le minerai vaut de $5 à $60 la tonne, et donne une moyenne de $12.

La rivière Etowah traverse toute la propriété, et produit ainsi un moteur à bon marché. Pour mettre toute la mine en bonne condition et en pleine opération, de façon à produire 625 tonnes, toutes les 24 heures, il faudra un capital de $350,000. La mine produisant 625 tonnes de minerai par jour, en donnera 13,750, par mois de 22 jours. A $12 la tonne, cela fait un chiffre de $165,000. Les dépenses de chaque jour étant de $800 en moyenne, pour 30 jours, on arrive à la somme de $24,000 de débours par mois; ce qui laisse mensuellement au bénéfice net de $141,000. Ces chiffres sont incroyables; ils sont, pourtant, réels.

Le Foyer Créole [paroisse St-Jacques, Louisiane,] du 15 août:

"Le bonheur, a dit un écrivain distingué, est un oiseau fugace. L'on a à peine mis la main sur lui qu'il s'envole tout à coup et disparaît au loin en quelque branchage touffu." Telle a été, hélas! il y a huit jours, la joie des planteurs.

Les deux orages du 6 et du 7 août, quoique partiels, avaient éveillé au fond des cœurs bien des espérances. Déjà l'on s'imaginait voir les champs reverdir, les cannes se développer et grandir; mais tout cela s'est envolé aussi vite que les nuées elles mêmes. La sécheresse est revenue, plus âpre, plus impitoyable qu'auparavant.

Cette semaine nous avons eu une nouvelle ondée, mais le soleil aura vite séché la terre, s'il ne vient d'autres orages.

— Les rapports qu'on nous fait sur la vente des premiers lots de riz n'est rien moins que favorable, pour certains, du moins. C'est à peine si l'on a obtenu la moitié du prix de l'année dernière. Cela tient probablement à ce que ces prémisses de la récolte de 1883 n'étaient pas arrivées à toute la maturité désirable. Le grain, encore vert, se sera échauffé dans les sacs et aura perdu ainsi une grande partie de sa valeur.

Nous voulons espérer que les expéditions de cette semaine rencontreront un accueil plus favorable sur le marché.

Nous entons d'ailleurs en pleine récolte et il n'y a plus à craindre le manque de maturité. Les rizières offrent l'aspect poétique des champs de blé des états du Centre et de l'Ouest.

"Ici s'étend la plaine, oh, comme sur la grève
La vague des épis s'abaisse et se relève."

La plupart des riziers ont dû se mettre à l'œuvre ces jours-ci. Ils ne peuvent désirer un temps plus propice. Cependant, si les nuages, tempérant les brûlants rayons du soleil, venaient assombrir un peu le tableau, personne ne s'en plaindrait. Si avec cette chaleur, les moissonneurs achèvent leur besogne sans insolations, sans fièvres, ils pourront se flatter de jouir d'une forte constitution.

—Les fièvres règnent toujours çà et là, cependant les décès sont moins nombreux pendant cette première quinzaine d'Août que durant le mois de Juillet. A un certain moment il y avait des enterrements presque tous les jours.

—Les voleurs, paraît-il, ne dorment pas. S'il faut en croire des bruits qui prennent presque de tous les points de la paroisse, il n'est pas trop prudent de coucher les fenêtres ouvertes. Pourtant c'est difficile de résister à la tentation par le temps qui court.

—Lundi, à 2 heures et demie p. m. le feu s'est déclaré dans un vaste bâtiment en briques attenant au Couvent des Dames du Sacré Cœur. Pendant le dîner et la récréation des braises avaient délaissées dans un réchaud dans une chambre du premier étage; c'est par ces charbons que le feu a pris. Il s'est rapidement communiqué au toit et à tout le reste de la bâtisse qui bientôt ne fut plus qu'un brasier.

La nouvelle de l'incendie se répandit vite de proche en proche, et une foule nombreuse et dévouée fut bientôt à l'œuvre. On chercha avant tout à préserver le Couvent lui-même, et l'on se hâta de répandre de l'eau sur les bâtiments environnants. Des hommes courageux montèrent sur un toit couvert en bardeaux, voisin du feu, et l'arrosèrent continuellement, ainsi que la corniche du bâtiment principal.

Grâce à tant d'efforts multipliés, au bout de trois quarts d'heure tout danger d'un malheur plus grand avait disparu.

Les Dames du Sacré Cœur nous ont prié de remercier en leur nom toutes les personnes qui sont venues leur porter un secours si prompt et si nécessaire.

Dans une réunion de la Presse Associée de l'Ouest, M. J. Medill a dit que le seul remède, dans la crise actuelle, occasionnée par la grève des opérateurs télégraphiques, était qu'il existât un nouveau système de lignes télégraphiques qui seraient sous le contrôle du gouvernement. Une pareille mesure rendrait impossible toute grève, et, par conséquent, toute crise dans les affaires générales et particulières. Cette assertion est peut-être exagérée, car il tant, en définitive, reconnaître aux gens qu'emploierait le gouvernement, les mêmes droits qu'à ceux qui travaillent pour les compagnies, mais ce remède abolirait, en tout cas, le monopole actuel, et la concurrence ne permettrait pas la hausse des prix dont se plaint le public.

CONYERS, GA.—Le Dr W. H. Lee dit "Brown's Iron Bitters" sont un bon médicament et beaucoup de personnes en font usage ici.

Avant la révolution américaine, il ne produisait et n'exportait plus de soie que de coton, de la colonie de Georgie; depuis lors, on a abandonné cette culture; on a trouvé celle du coton plus profitable. Du reste, il n'y avait pas de fabriques de soie dans le pays, rien n'en encourageait la production. Au reste, l'excellente qualité des cocons de la Georgie est parfaitement connue et parfaitement admise.

Il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que l'on a commencé à élever des manufactures de soie, aux Etats-Unis. De cette époque à 1880, la fabrication a pris un des premiers rangs parmi les industries américaines.

Un rapport préliminaire; émané du Bureau de recensement, porte que la valeur totale des articles de soie, l'année finissant le 30 juin 1880, a été de $34,410,463; le nombre des fabriques, de 383; le capital (meubles et immeubles compris), de $18 899,500; le nombre de métiers, de 8,467; celui des ouvriers, à l'époque de la plus grande activité, de 34,440; enfin, le total des salaires qui leur ont été distribués, de $9,107,835.

La question de l'expédition, au loin, des viandes de boucherie, au moyen des wagons-réfrigérants, préoccupe beaucoup aujourd'hui le public américain, soit au Nord, soit au Sud. Voici qui est plus fort que d'envoyer de la viande, du Texas à la Nouvelle-Orléans, ou même, de Chicago à Liverpool.

On entreprend, maintenant, en Australie, de fournir de mouton les marchés d'Angleterre. Une invention récente permet de refroidir, de geler la viande, au milieu d'une atmosphère sèche, et de la garder ainsi un temps indéfini, de façon qu'elle arrive sur le marché de Londres ou de Manchester, exactement dans l'état où elle a été expédiée de l'Australie. Il faut 36 heures pour refroidir complètement la viande; elle devient alors dure comme la pierre. La dépense du refroidissement et du transport est d'environ 6 sous la livre. Une compagnie vient de signer un contrat pour 16 cargaisons, de 5000 moutons chacune.

Il est question d'essayer également des expéditions semblables en Amérique.

On croit, généralement, que la Grande Bretagne est beaucoup plus saine que les Etats-Unis; on prétend aussi que ce pays possède beaucoup plus de capitaux que notre république, qui est si jeune; c'est tout le contraire qui a lieu.

Un statisticien éminent de la société Royale de Londres, M. Mulhall, déclare que les Etats Unis sont, non pas virtuellement, mais réellement, le plus riche de tous les pays.

En mettant en ligne de compte les maisons, les meubles, les fabriques, les chemins de fer, les navires, les métaux précieux, les terres, le bétail, les récoltes, les placements d'argent, il arrive à un grand total de $46,770,000,000 pour les Etats-Unis, tandis qu'il ne porte le capital de la Vieille Angleterre qu'à un peu moins de $40,000,000,000, c'est-à-dire près de 10,000,000,000 de moins que l'Union. Pourtant, il évalue la richesse de la Grande-Bretagne à $1,160 par habitant, tandis qu'il ne porte qu'à $995 par tête celle des Etats-Unis. Mais cette richesse s'accroît, lui, beaucoup plus rapidement qu'en Angleterre.

Horsford's Acid Phosphate.

Précieux pour les indigestions.

Le Dr Daniel T. Nelson, de Chicago, dit: "Je le trouve un remède agréable et précieux pour les indigestions, surtout chez les hommes qui se sont livrés à un travail excessif.

Le Journal des Débats, du 1er août:

Le Sénat a voté, hier, par 144 voix contre 129, le projet de réforme de l'organisation judiciaire. La Chambre des Députés a donné, aujourd'hui, son assentiment aux quelques modifications apportées au texte qui était sorti de ses délibérations. Personne ne doutait qu'il en serait ainsi, et que la Chambre des Députés accepterait aisément ce sacrifice. En réalité, elle ne tenait qu'à la suspension, pendant trois mois, de l'inamovibilité, et tout le reste lui était absolument indifférent. M. la garde des sceaux pourra donc, dans une large mesure, bouleverser, à son gré, ou, plutôt, au gré des députés, tout le personnel judiciaire. C'est le but qu'on poursuivait: il est atteint. Mais il est à croire qu'il ne suffira pas longtemps aux passions qui ont fait adopter le projet de loi, et qu'à cette première réforme de l'organisation du personnel judiciaire, nous sommes destinés à en voir succéder, plus ou moins prochainement, quelques autres. Ce sera la démonstration de l'instabilité, et, en même temps, de l'inutilité de la loi nouvelle, mais ce ne saurait être une consolation pour ceux qui croient, comme nous, que les institutions républicaines n'ont rien à gagner dans des entreprises où l'on compromet leur autorité morale et leur stabilité.

La France, dit la *République Française*, est-elle en train de se ruiner? Le malaise que nous ressentons indique-t-il que notre commerce et notre industrie entrent dans la période de la décadence? Telle est la grave question que la chambre de commerce de Paris a cru de son devoir de traiter. Après un examen approfondi elle a résumé son opinion dans un rapport qu'a rédigé un de ses membres les plus distingués M. A. Poirrier.

Prenant pour base les chiffres de l'administration des douanes, nous constatons que le chiffre de nos échanges avec l'étranger dans l'exercice 1882 n'avait jamais encore été atteint: il s'élève à 8 milliards 568 millions. Mais, il faut le dire, depuis 1878 on remarque à côté d'une augmentation très-marquée de l'importation une diminution de l'exportation. Ce que les économistes appellent la balance du commerce nous est défavorable: nous avons acheté à l'étranger, en 1882, pour près de 5 milliards, et nous lui avons vendu pour un peu moins de 3 milliards 600 millions. Etre nécessairement un mal pour un pays d'importer plus qu'il n'exporte?

La chambre de commerce de Paris ne le pense pas. Sans s'arrêter à discuter les chiffres de la douane qui portent, à l'entrée, les prix de vente et, à la sortie, les prix de fabrique, elle fait observer que les ays les plus riches se trouvent précisément dans la même situation que la France. Ainsi, l'Angleterre, en 1882, achète pour bien au-delà de 10 milliards et elle vend pour bien moins de 8 milliards. Il en est de même, sauf la proportion, de la Belgique et des Pays Bas. Dira-t-on que les Pays Bas, la Belgique et l'Angleterre marchent à la ruine? Est-ce que, par hasard, un industriel, un négociant qui procède comme ces pays se trouve sur la route de la faillite? Bien au contraire! S'il vend avec bénéfice il doit recevoir plus qu'il ne livre.

A toute exportation d'objets fabriqués en France et fournis à l'étranger avec bénéfice doit correspondre, elle sont payés en marchandises—et c'est la règle de presque tous les échanges internationaux—une importation d'objets d'une valeur plus grande. La supériorité de l'importation sur l'exportation peut donc être tout profit pour un pays; c'est très-souvent la mesure de ce qu'il gagne dans son commerce avec les autres contrées du globe.

Le steamer de la ligne commerciale française *France*, capitaine Artur, est arrivé hier au Havre, après dix neuf jours de traversée de la Nouvelle-Orléans.

Lundi, 23 juillet a eu lieu, au Ministère des Postes et Télégraphes, en France, l'adjudication des services postaux de l'Atlantique.

Ces services étaient divisés en deux lots:

1er LOT.—*Service postal des Etats-Unis.*

Deux soumissionnaires se trouvaient en présence:

La Compagnie générale Transatlantique et M. Bernard, directeur de la Banque maritime.

M. Bernard a soumissionné pour 8 millions 400,000 francs.

La Compagnie Transatlantique pour 5 millions 480,000 francs.

En conséquence M. le ministre des Postes et Télégraphes a déclaré la Compagnie générale Transatlantique *adjudicataire* du service maritime postal des Etats Unis, au soumission étant conforme au chiffre qu'il avait fixé.

2e LOT.—*Service postal des Antilles et du Mexique.*

La Compagnie générale Transatlantique était seul soumissionnaire et a demandé 7 millions 200,000 francs.

Ce chiffre dépassant la prévision ministérielle, M. le ministre n'a pas cru devoir prononcer l'adjudication, se réservant d'en conférer avec M. le président du conseil de la Compagnie.

L'adjudication des services postaux de l'Atlantique ne sera définitive qu'après la période de dix jours, fixée par les règlements pour une surenchère.

Pour purifier les vêtements et la toile désinfecter les avec le "Glycerine Sulphur Soap."

Les "Pike's Toothache Drops" guérissent les maux de dents une minut

---

Nous lisons, dans la *République Française*:

Le dernier tableau des recettes de l'exploitation des chemins de fer français publié par le ministère des travaux publics, pour le premier trimestre de cette année, ne contenait aucun chiffre relatif aux chemins de fer algériens. Le *Journal officiel* du 29 juillet vient de nous renseigner à ce sujet. Rien ne prouve mieux, à notre avis, soit la progression dans les transactions, dans l'activité, soit, par contre, l'atonie et le retour en arrière, que les documents de cette nature. Le nouveau tableau contenant ces chiffres vient à propos; il est une réponse péremptoire aux injures dont on voudrait abreuver la vaillante population algérienne.

Plusieurs fois on a dit que l'Algérie après un demi-siècle seulement de colonisation, égalait certaines parties de la France et que cela résultait d'une façon incontestable des recettes des chemins de fer. Si nous rapprochons les derniers renseignements officiels de ceux qui contient le dernier album de statistique graphique du ministère des travaux publics nous trouvons un grand progrès. Le mouvement annuel entre Alger et Oran égale celui entre Tours et Chinon dans le plus beau pays de France. Philippeville à Constantine égale Caen à Cherbourg, c'est à dire une ligne qui traverse le Cotentin et les pâturages d'Isigny. Citons en dernier lieu Sainte-Barbe à Sidi-bel-Abbès, dont les recettes sont exactement celles de Rennes à Brest. Voilà où en est l'œuvre colonisatrice de la population algérienne. Pris dans son ensemble, le réseau, pendant le dernier trimestre, a produit environ 4 millions. Sa longueur est de 1,736 kilomètres; elle n'était que de 1,529 l'année dernière.

Un officier distingué de la marine marchande du port de Marseille, le lieutenant de vaisseau M. Moreau, vient de proposer un nouveau mode d'éclairage électrique pour les paquebots à grande vitesse. Les projecteurs électriques servent surtout à fouiller l'horizon, mais ils ont l'inconvénient d'aveugler l'officier de quart du navire qui émet le faisceau lumineux, aussi bien que d'éblouir l'officier du bâtiment sur lequel on le dirige. M. Moreau propose, au lieu de diriger un faisceau horizontal sur le navire en vue, d'éclairer son propre bâtiment; un faisceau vertical serait projeté sur le mât de misaine à une hauteur que fixerait l'expérience; un faisceau horizontal projeté droit à l'arrière dans la bouche du navire, en marquerait le cap approché. Le faisceau vertical indiquerait parfaitement le navire et on l'apercevrait à très grande distance, surtout avec un ciel nuageux.

De l'éminent Dr C. C. Clark,

Oswego, N. Y.

"Le Celden's Liquid Beef Tonic est de beaucoup le meilleur des préparations de ce genre—*nourriture et tonique*—dont j'ai jamais fait usage. A la personne qui souffre de maladies chroniques, ou aux convalescents, il est inappréciable vu ses qualités nourrissantes et fortifiantes. N'en achetez pas d'autres de votre droguiste.

La réunion du Congrès Forestier qui vient d'avoir lieu à St-Paul, Minnesota, les alarmes répandues dans le public par suite de la destruction de nos forêts, donnent un intérêt particulier aux détails suivants:

Il y a 60 ans, le Nord de la Nouvelle-Angleterre était couvert de forêts de pins qui s'étendaient sur une grande partie de l'Etat du Maine et pénétraient dans le New Hampshire et le Vermont.

Le pin était alors le meilleur marché, le plus abondant des arbres. On pouvait scier d'immenses troncs en planches de trois pieds de large; le tout coûtait à peine quelques dollars. On en trouve encore de magnifiques spécimens dans les anciennes maisons, dans certains coffres qui datent du temps de nos pères. A peine si l'on rencontre, aujourd'hui, de ci, de-là, sur le versant des collines de la Nouvelle Angleterre, quelqu'ancien pin solitaire, vénérable relique des anciennes forêts dont nous parlons, mais, à part quelques bouquets de bois, qui ont échappé au désastre général, on peut dire que toute la région a été dépouillée de ses pins.

Ce sont les fabricants de portes, de fenêtres, de volets, de meubles à bon marché, de la Nouvelle Angleterre, qui se sont livrés à ces déprédations. Jamais on n'eut pu faire croire à nos aïeux que les forêts des Etats de l'Est seraient et vite détruites, qu'elles le seraient même dans un avenir plus ou moins éloigné. Les spéculateurs ont agi comme s'ils croyaient permis à l'homme de ravager les forêts, au gré de ses caprices ou de ses intérêts.

Après la Nouvelle Angleterre, ils ont attaqué la région des Lacs, le Nord-Ouest, les Etats du Centre. Ils songent maintenant à dépouiller le Sud; espérons qu'on les en empêchera.

L'accroissement de la consommation du mouton est plus grand, non seulement en Europe, mais en Amérique, que celui de toutes les autres viandes. Les statistiques des abattages, dans les différentes grands centres de population le prouvent surabondamment. New York est en exemple frappant. De 1,228,530 moutons abattus en 1875, on y était arrivé, en 1880, au chiffre de 1,769,598: augmentation de 541,048, ou de 44 pour cent, en cinq ans.

M. J. Faunach, de Raleigh, Caroline du Nord, a tonné, depuis longtemps, à l'élevage du ver à soie, donne les chiffres suivants, comme résultat de son expérience personnelle dans ce métier:

160 livres de cocons à $1 50	$240 00
Transport de Raleigh à New York	$ 1 50
Transport de New York à Marseille	10 00
Primage	50
Quarage et emballage	2 75
Assurance	2 50
Courtage frais divers à Marseille	6 00
Emballage faux frais	4 00
5 onces de vers à soie	25 00 $52 15
	$187 85

Restent $187 85 de gain. La récolte a coûté le travail de deux grandes personnes ou de trois ou quatre enfants, garçons ou filles, pendant cinq semaines.

Les vers ont fait des ravages épouvantables dans les champs de tabac de la Pennsylvanie, et il est fort à craindre que le tabac n'éprouve une grande hausse, cette année.

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs reçus de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq etc.

Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en renom.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Absinthe d'officine de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable sec etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

Avis aux consignataires.—Le vapeur français le PARIS, commandant Artur, venant du Havre via Anvers et Boulogne, opère le déchargement de sa cargaison actuellement au Poids No 4 Quai Jackson.

Les consignataires sont priés de faire leurs ordres en Douane et de s'occuper de la livraison de leurs marchandises autrement elles seront envoyées en magasin à leurs frais et dép ns.

Aucune réclamation ne sera reçue à moins que ce défaut ne soit constaté sur la Levée avant levée son.

Aucune marchandise ne sera livrée sans un ordre de nos bureaux, lequel ne sera accordé sur le paiement du fret.

FORSTALL, CLAYTON & CO
Agents.
14 août—3f 173 Common street.

A louer

LA MAISON DE RÉSIDENCE en briques se composant d'un rez de chaussée, d'un premier étage, et d'une mansarde, située au coin des rues Bourbon et Quartier. On pourra en prendre possession dès le 1er octobre.

S'adresser à HORACE L. DUFOUR.
14 août—1f 3 rue Carondelet.

Contribuables, Attention!

DERNIER AVIS.

Bureau de Trésorier, Hôtel de Ville
Nouvelle Orléans 8 août 1883.

LES contribuables sont notifiés qu'à partir du 22 août, un intérêt sera exigé sur toutes les taxes pour 1883, au taux de 10 pour cent.

Jusqu'à cette date, pour faciliter les contribuables, le bureau restera ouvert tous les jours jusqu'à 6 p. m.

B. T. WALSHE,
12 août—9f Trésorier.

On demande.

75 Ouvriers en PALETOTS.
75 en PANTALONS.
75 en GILETS.

De bons gages seront payés.

S'adresser à

LEON GODCHAUX,
12 août—7f

BASILE BARES,

No 84 - - Rue Royale - - No 84

Entre St.-Louis et Conti.

Grand arrivage de Feutre de toute épaisseur

Et articles pour la réparation des Pianos et Orgues.

Par steamer DUPUY DE LOME, du Havre.

N'attendez pas, si vous avez un vieux Piano chez vous, mais savoyez-le à BASILE, qui en fera un piano neuf à un prix très raisonnable.

Accords et réparations pleinement garantis.

J'offre le plus haut prix du marché aux personnes de la ville et de la campagne qui désirent disposer de leurs P anos. 17août—

Dr. J. B. Perez,

Médecin et Chirurgien,

D'une expérience de 25 années dans le traitement et le guérison de tous les maux des ORGANES GENITO-URINAIRES

et des maux provenant soit des NERFS, soit d'une DEBILITE PHYSIQUE, causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les écoulements, la spermatorrhée et tous les désordres d'une NATURE PRIVEE, traitée sans l'usage du mercure, ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties. Le rétrécissement de l'urètre guéri par un simple mécanisme, sans douleur. Les maladies de femmes et irrégularités de l'organisme guéries promptement. Le "Female Regulating Elixir" du Dr. PEREZ ne s'obtient qu'à son bureau.

No 6 rue South Rampart.
29 mars—82— 1 an

P. BOISSONNEAU,

MARCHAND-TAILLEUR.

137 - - Rue du Canal - - 137

AU PREMIER,

ENTRE LES RUES ROYALE ET BOURBON.

A l'honneur d'informer sa clientèle et le public en général qu'il vient de décoller un assortiment de marchandises de printemps et d'été, provenant des premières fabriques de France et d'Angleterre.

Les articles cent été choisis avec le soin le plus minutieux; ils sont ce qu'il y a de plus nouveau et se recommandent par la qualité, la variété et le bon goût.

M. Boissonneau prie ses clients de vouloir bien l'honorer d'une visite et examiner toutes ces étoffes, dont le détail serait trop long.

M. Boissonneau n'emploie dans ses ateliers que des ouvriers de première classe, et il apporte aussi l'attention sur ses prix très modiques.

Février—6m 2 août.

INSTITUTIONS.

Académie de St. Aloysius.

DIRIGÉE PAR LES FRERES DU SACRE-COEUR.

Encoignure Chartres et Quartier.

L'OUVERTURE des classes de cette Institution aura lieu le premier LUNDI de septembre prochain. L'enseignement est basé sur les études des bras: beaux commerciales et ne laisse rien à désirer quant à l'éducation morale et religieuse.

Le Français et l'Allemand sont enseignés sans prix extra.

L'âge d'admission est de sept à neuf ans.

Pour l'intérêt particulier du succès des études, les parents sont priés d'envoyer leurs enfants dès l'ouverture des classes.

1 août—1m DMJ

Jefferson Académy,

95 Rue Conti, entre Bourbon et Dauph